

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 51

Artikel: Grandson : [suite]
Autor: Wulliémoz, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180556>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sti an passa l'étai venu du Dzenéva à Losena on monsu Loborné k'esplicavé onna novall' invinchon ke lâi dion *lo magnétique*.

Cè magnétique lé n'a sorcelléri ke vo z'étrulé d'onna tôle guisa k'on porrâi vo copâ brê é tsambé sin ke diable la mitta vo chinti.

Adan, cé monsu Loborné, k'a atan dé boutafrou k'on menistré, l'avâi avoué li onna climèna po fère verrai 'dzin cin ke savâi. Lé bon Kan la z'u indroumâi clia poûra corsa, l'ai pliantavé dai pecot ào fron, lâi bourlâvé lé dâi avoué dâi motsetté, sin la fère budzi mè k'onna bônnâ.

Din la tsambra io l'etion, lâi avâi grô dé monsu é dé damé k'an criâ: bravô! Mâ n'a-te pa faliu ke sé trovâi ion dé cliau mauragrâi dé mäidecin ke n'avâi pa comprâi cliau z'affairé, é k'a to fè po délavâ cé monsu Loborné é sa commère. Se n'avâi fè ke din devesâ, l'arâi étâ dé perdoûna, mâ l'a écri intré dou ào trai iadzo à n'on papâi dé Losena ke cin l'étai dâi tsarlatan, dâi tsermiâu, é ke lâu magnétique n'étai ke dâi folérâ. Su cin vo comprindé, lo magnétique l'a veri in fortsetta, é fu force à monsu Loborné dé tornâ à Dzenèva.

Apri n'acchon ace nairé, on craisâi ke cliau monsu de Losena laisserion tsacon fère son meti; mâ paret ke son ace môlesi sti an ke l'an passâ.

Lâi ia kokié dzo, lé don venu on étaien kin savâi bounadrei mè k' monsu Loborné su le magnétique. Gareçâi lé dzin k'avion trâu medzi kan bin l'arion avalâ de l'arseni, mimamin ke l'a trè on subllet dé pllion à non 'bouêbo ke l'avâi to rion din l'estoma sin conta que fasâi cliori dâi rosâi é dâi dzeragnon k'etion to fliappi, sin pi leu cordre onna gotta d'éguié.

Po stu coû, ci z'inquié k'avâi torminta monsu Loborné n'a rin de, mâ dion paï Losena, ke l'animé son scribe k'a n'a crouïa plliomma contré ce poûro étaien, k'avâi portan envia dé gari to cin ke sé présintérâi.

Ora ditte-mé vai, mon boun onellio, cin ne vo baillé-te pa la pè dé dzenelhe dé pinsâ ke n'in dâi tau compagnon din lé z'otoritâ? Kan vin on brav' omo, ke lâi va bon dju é boun'ardzin, é ke pâu gari lé vatsé gonclié é impatsi lo mô dâi truffé, sé fotton dé li !!! Na, na vo dio né pa on trafi à teni, é lâ adi lé paysan k'an saron à la dupa.

Mâ melebâugro: *kan lé bon lé prâu.*

Voutron névau,

L. CROISIER.

Se mouaisé né pa gari, don vire-de-lé l'étaien s'in tserdzé.



Grandson.

V

Le duc laissant son camp de Giez tout rempli de ses trésors, de ses tentes de soie et de ses fourgons de bagages, ce qui indique bien son intention de ne pas s'en éloigner considérablement, franchit l'Arnon et prend ses dispositions de combat. Il était depuis trois jours trop près des confédérés pour ignorer leur présence à Boudry et leur intention de l'atta-

quer. La première division commandée par un enfant de l'amour, le brave et vaillant Antoine de Bourgogne, son frère naturel couvrait Concise, tandis qu'une forte batterie était dressée sur le plateau qui s'étend derrière Corcelles où les Italiens étaient postés eux-mêmes sous le commandement du duc. Au-dessus de la Sagne d'Onnens, et dissimulés derrière une colline, les gendarmes et les ordonnances commandés par le fils du duc de Clèves et le comte d'Egmont, attendaient le moment de charger. Le temps était froid, la terre était couverte d'une neige glacée qu'une fine pluie vint détrempé dans la journée. L'hiver avait été assez rigoureux pour geler complètement la Thièle que le comte de Romont avait passée à pied avec un millier d'hommes pour pénétrer dans Yverdon dans la nuit du 12 au 13 janvier précédent et où la même nuit les bourgeois exaspérés avaient noyé quelques soldats allemands en les plongeant dans des trous qu'ils y avaient pratiqués.

Les Schwytzois et les soldats de l'Oberland, ceux de Thoune surtout furent les premiers sur pied et se mirent en marche entraînant avec eux ceux qui se trouvaient prêts. Ils rencontrèrent les Lucernois dont le curé se hâtais de célébrer la messe et qui les suivirent à grands pas. Ils franchirent Fresens et, arrivés près du pont Porret, ils sont salués par les décharges des arquebusiers de Rosimboz qui donnèrent le signal au duc, mais ne tardèrent pas à battre en retraite. Dominée par le haut, la position n'était plus tenable. Refoulés sur Vernéaz, petit hameau entouré de forêts dans une courbe appelée la Courbe du Ruaux et où ils avaient à la hâte élevé quelques fortifications passagères, ils essayaient d'arrêter un moment l'ennemi, mais l'impétuosité des Schwytzois et la supériorité de leur nombre les oblige de reculer encore. Arrivés à la prise aux Gauzaz, les montagnards aperçoiwent tout à coup, sur les talons des Bourguignons, l'armée ennemie rangée en bataille devant eux. La batterie de Corcelles les couvre de son feu, mais tirant trop haut, elle ne leur tue qu'une dizaine d'hommes, et la petite troupe, sans hésiter, commence à descendre et à marcher sur l'ennemi. Elle comptait un millier d'hommes environ, mais ces braves n'étaient point seuls. Conduits par Scharnachthal et de Hallwyll, les troupes de Berne et de Fribourg essentiellement (environ 8000 hommes) avaient filé sous Vaumarcus sans s'y arrêter et venaient aussi d'arriver en face des Bourguignons à quelques pas plus bas dans une petite plaine au-delà de la Lance. Devant un ennemi plus entreprenant et mieux servi par son artillerie il eût été bien dangereux de déboucher ainsi par deux minces passages où 5 hommes à peine pouvaient passer de front. Mais les Suisses, dont les pères avaient franchi la Birse sous le canon des Armanagnacs dix fois plus nombreux qu'eux ne comptaient pas avec ces petits détails. Tous alors massés en carré, se mirent à genoux suivant l'usage de leurs pères, étendirent les bras en avant et invoquèrent le dieu des armées. Les chevaliers Bourguignons qui venaient de croiser leurs épées ne comprenaient rien

à cette dévotion nouvelle pour eux, éclatèrent de rire, croyant qu'ils se rendaient et demandaient merci. Mais ils furent bientôt détrompés quand ils virent les confédérés se relever tout à coup et marcher en bon ordre sur leur première division. Les bannerets étaient au milieu des carrés, entourés d'hommes de grande taille, armés de longues épées à deux mains, les arquebusiers et une douzaine de petits canons venant de Strasbourg étaient distribués dans les angles ou semés dans les files. Poussant des cris aigus, formés en coin, les cuirassiers d'Antoine de Bourgogne les chargent avec une impétuosité terrible, mais les lances, les haches, les coups d'arquebuse et de canon les repoussent avec perte, le carré des Suisses formant le hérisson et tout ruisselant d'épées, de lances ou de feu, n'a pas rompu d'une semelle, et tandis que les cavaliers vont se reformer en arrière, il s'avance d'un pas ferme et sans peur. Pendant ce temps un autre détachement, commandé par Schwarzmaurer, essaie de tourner l'ennemi en longeant les forêts et l'oblige à se diviser. En vain Charles accouru vers sa première ligne dès le début de la bataille, en prend le commandement et, la lance en arrêt, la ramène à l'ennemi. La muraille vivante, au lieu de se briser, se resserre, puis avance toujours. Après quelques charges furieuses, étonné d'une pareille résistance, le duc ordonne à sa première division de se replier en arrière afin d'attirer l'ennemi sur son centre et de le démolir à coups de canon ou sous l'assaut de son troisième corps qui attendait, comme nous l'avons dit, au-dessus de la Sagne d'Onnens. Ce mouvement s'opère au milieu d'une épouvantable confusion provenant de la cavalerie, de la poursuite des Suisses et de l'exiguité du terrain. L'infanterie italienne apercevant cela du plateau de Corcelles, crut la première division battue et commença à se débander en criant : bataille perdue, avant d'avoir aperçu l'ennemi. L'or de Louis XI avait-il payé ce cri-là ? On ne sait. Charles s'en douta plus tard, mais ces clamours jetèrent le trouble dans la colonne du Grand-Bâtard, déjà fort maltraitée, et qui se précipita comme un torrent vers cette courbe humide et dangereuse pour des chevaux qu'on appelle la Sagne d'Onnens. Six mille cavaliers étaient là, rangés sur les pentes qui aboussent à ce passage ; ils étaient commandés par de braves officiers, parmi lesquels brillait surtout Louis de Château-Guyon, Sire de Grandson, superbe chevalier qu'une haine personnelle animait contre les Suisses depuis qu'ils avaient pillé sa seigneurie et celles de toute sa noble famille de la race des de Châlons.



Les pygmées bossus de l'Uttliberg.

Conte.

IV

Notre chasseur éprouva quelque chose d'indécible. Il eut grand'peine à imposer silence à son chien qui grondait toujours plus. Ceci dépassait la plaisanterie, et Jean-Henri pensa que le mieux était d'éviter la rencontre de ces esprits. Il trouva que sa mère et sa sœur pourraient bien avoir eu raison. Se rappelant ce que son arrière-grand-père avait raconté, il se glissa dans les buissons, et en regardant à travers

les branches il vit un spectacle qui surpassait tout ce que l'imagination pouvait inventer. Près de dix mille créatures, dont la plus grande avait à peine deux pouces, se pressaient au clair de la lune sur le gazon, tandis que de nouvelles bandes arrivaient des hauteurs. Ils étaient nu-tête et nus-pieds. Les hommes portaient la barbe, les cheveux longs, et avaient tous des yeux de feu, et une bosse au dos ; ils portaient une jaquette ronde et courte, des pantalons qui ne descendaient que jusqu'aux genoux, et dont une jambe était rouge, l'autre blanche, tout comme une manche de la jaquette était jaune, l'autre verte. Les boutons étaient d'or ou d'argent chez le peuple ; ceux des nobles étaient de pierres précieuses. Les femmes avaient un corsage serré et des jupes fort amples, le tout, orné avec goût, de rubans, de dentelles, et de pierres précieuses ; au cou, elles portaient un collier d'or ; aux oreilles, des pendants de grande valeur ; au nez, un anneau d'or.

Ces esprits montraient la plus grande joie. Des centaines de femmes préparaient le repas. Les unes apportaient des baies dans des paniers d'osier, d'autres des racines douces, dans des pétales de fleurs, ou du miel dans des vases de cristal ; d'autres, enfin, des pâtisseries faites avec la poussière et le suc des fleurs. Ces mets furent arrangés, en cercle, autour d'un bloc de rocher, couvert de mousse. Ce fut sur ce bloc, qu'une troupe de pygmées apporta deux trônes charmants, sculptés avec élégance. Des centaines de leurs camarades apportèrent un gros tonneau de vin qu'ils poussaient des mains et de l'épaule, avec une grande célérité. Tout à coup, une musique délicieuse se fit entendre du haut de la montagne, et deux êtres au costume resplendissant apparurent montés chacun sur une tortue. Ils portaient une couronne d'or sur la tête. C'étaient le roi et la reine des pygmées. Tous deux étaient plus bossus encore que leurs sujets, et avaient le nez plus long. Le roi était, en outre, bossu par devant et fort cagneux des jambes, ce qui, chez les pygmées, est une grande distinction. Le couple royal était suivi des gardes du corps, armés de feuilles de sapin, qu'ils portaient sur l'épaule. La noblesse alla au-devant de Leurs Majestés pour les recevoir. Elle avait pour montures des scarabées, des sauterelles et des araignées à longues jambes. Le cortège descendit le rocher, aux acclamations du peuple.

Dès que les souverains furent assis sur leur trône, la musique exécuta des airs de danse, et la population ronda autour de ses maîtres. Au bout d'un moment le roi se leva, et, d'un geste, imposa le silence. On eût entendu croître l'herbe. Il s'exprima en ces termes : « Nous célébrons, une fois par siècle, la fête dans ce vallon sacré. Aujourd'hui aucun œil ne doit pleurer, ni même être assombri. Il ne doit s'y trouver aucun cœur qui n'aime les joies du clair de la lune. Approchez-vous du festin, enfants de la nuit. Les humains dorment, les esprits de dessous terre veillent. Les humains meurent, tandis qu'au bout d'un millier d'années nous sommes toujours les mêmes. Et afin qu'aucun mortel ne vienne nous troubler, gardes, faites une battue dans tous les environs, et si vous rencontrez un mortel qui soit bon, éloignez-le avec douceur ; mais si vous trouvez un méchant, amenez-le que nous le corrigeons, que nous lui refassions l'esprit et lui infligions le sommeil jusqu'à ce qu'il ait de meilleurs sentiments. Vive le roi ! Vive la reine ! »

A l'ouïe de ces mots, Jean-Henri, blotti dans son buisson, fut saisi d'un frisson convulsif. Ce n'est pas qu'il eût peur des pygmées un à un, mais ils étaient nombreux, et leurs coups d'épingle réunis pouvaient tuer. Il était résolu à se montrer énergique, toutefois il eût préféré prendre le large. Mais c'était trop tard ; les pygmées se dirigeant dans tous les sens approchaient toujours plus de son buisson. Le cœur lui battait : « Nous ne ferons aucun mal aux bons, mais quant aux méchants, nous comptons les tourmenter et les punir. » Cette menace avait réveillé la conscience de notre chasseur qui songea, avec amertume, aux larmes de sa mère et de sa petite sœur. Et les pygmées approchaient toujours plus. Jean-Henri s'enfonça tant qu'il put dans le feuillage, mais il ne pouvait échapper.

(La suite au prochain numéro.)

L. MOINET. — S. CUENOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD ET DELISLE.